



Et soudain le 08
septembre 2022

L'année de mes soixante ans

L'année de mes soixante ans j'ai commencé à voir trouble et à descendre les escaliers en crabe. Je passe sur les douleurs saillantes d'un endroit à l'autre, un jour dans la pliure du pied, un autre en plein milieu du sein, un peu comme les moucherons qui se baladent sur ton corps, tu n'anticipes jamais où ils vont atterrir, encore moins leur départ, mais cela influence la hanche, le genou, ce qui fait articulation, articuler c'est comme parler, c'est comme écrire. Bizarrement dans mon cas, c'est la descente des escaliers qui concentre les gestes contraints, les empêchés, cette descente les avale comme le buvard aspire l'encre. Ma vue a commencé à se troubler, non pas que j'y voyais moins bien mais, quand j'y pense, les contours, les détails, tout était devenu moins net. Par exemple, certaines bordures bien propres, bien franches jusque-là, en arrivaient à me désespérer. Des formes que je croyais pratiquement acquises, géométriques, résultant de règles précises et étudiées depuis quelqu'un comme Pythagore ou un de ses collègues, me sont parues soudain sans fondement. J'avais cessé de croire au triangle isocèle, ça s'était fait comme ça, sans décision consciente, perdus les schémas, l'hypoténuse et surtout les degrés des angles. Les choses étaient tordues. Les fils électriques s'embrouillaient entre eux, et peu importe si je les démêlais ou pas, des nœuds des boucles revenaient, moisissure au plafond.

J'ai commencé à voir de longues routes au milieu du sable. Il y avait sûrement un camion pour passer là, mais je ne le voyais pas. J'étais le camion, à la place du camion, mes yeux attachés aux grilles du radiateur, ou mieux, près des feux de croisement, sur le pare-choc. À l'endroit justement où les chocs sont les mieux visibles, les moins parés. J'ai commencé à voir la silhouette de ces mots, pare-choc, feux de croisement, j'en ai croisé, tout ce vocabulaire automobile que j'avais pourtant toujours connu, se fanait. Ça n'était pas évident, il fallait s'arrêter, se concentrer, mais en s'y attachant réellement on voyait les mots s'écailler. Je ne sais pas qui est ce on, à part moi. Je voyais les mots en train de mourir. Les titres aussi. Jusque-là, jusqu'à l'année de mes soixante ans, les titres comptaient. Mais avec ma vue imprécise, cette façon de ne pas réussir à me relire débordait. Rangés

comme des briques dans ma bibliothèque, la concrète, celle présente, je n'ai qu'à allonger le bras, et l'autre, celle de ma tête, tous ces volumes qui fabriquent mon abri antiatomique, sacs de sable, tranchées se mélaient, se disloquaient, comme les icebergs attaqués par-dessous par des courants chauds. Ils sont grignotés discrètement et un jour ils partent en miettes. Les titres meurent. La preuve : lorsque j'écris, plus aucun titre ne m'approche pour venir me faire un bivouac. Je me suis dit, c'est toujours pareil. C'est quand on est en difficulté devant quelque chose que ça devient intéressant. Cette menace de titres en phase d'invisibilisation leur donne de l'importance, de la rareté, du corps. C'est pareil avec le soleil, ses éruptions qui dispersent la matière même de la grande étoile, un dispersé mais là, encore là, et encore plus vif.





Un espace à la M

Je ne sais pas comment faisait M pour continuer à créer, écrire, penser le monde, être, pendant l'avancée de la maladie qui a fini par la tuer. M était soumise aux traitements, aux protocoles, aux salles d'attente, aux injections, aux bilans avec le ou la spécialiste, ce qui lui mangeait énormément de son temps de vie, temps grignoté à coups de posologies et tubes et tuyaux et séquelles et sensations diversement difficiles physiquement à supporter au sens propre et au sens figuré. Mais M n'a jamais perdu son sens propre ni son sens figuré. Toujours, elle a maintenu au-dessus de sa ligne de flottaison de quoi penser, vivre et créer. Elle a continué à lire, à écrire, à

regarder, à peindre, à entendre, à écouter, avec sa façon bien à elle, gracieuse, comique, percutante et légère. Je ne sais pas comment elle a fait, mais elle l'a fait. Elle avait compris bien des choses avant moi, tant de choses dont je peine à seulement imaginer le commencement du début, plusieurs années après sa mort. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis sûre qu'elle le savait. Elle savait que je comprendrais le début d'un fragment de commencement plus tard, après elle.

Par exemple, j'ai compris il y a seulement deux jours que mourir allait avoir pour conséquence de ne plus pouvoir entendre de musique, vous pouvez vous moquer, c'est vrai. Si j'avais bien compris, au moins conceptuellement, que la mort empêche de marcher, manger, vivre et penser, si j'avais bien réalisé que la mort empêche d'entendre les voix, les sons, et que cela fonctionne dans les deux sens – M ne peut plus m'entendre et je ne peux plus entendre la tessiture de la voix de M –, je n'avais jamais pensé que ma mort signifiait pour moi ne plus entendre de musique. Sans doute que, dans mon cerveau, la musique existe depuis le commencement, et elle continue, continuera, puisque je continue, continuerai d'écouter une musique composée par un ou une morte et jouée par un ou une ou plusieurs morts, tous et toutes poussés, mêmes morts, par la même énergie et le même tempo. Il y a deux jours, j'étais dans la voiture pour un trajet utilitaire, *voi che sapete* passait à la radio, c'est là que j'ai compris. J'ai compris qu'une fois morte je n'entendrai plus *voi che sapete*, je l'ai réalisé spatialement. Je crois que c'est une question d'espace, d'espace pour penser et comprendre. M avait cet espace. Peut-être naturellement. Ou bien elle avait travaillé beaucoup, pensé beaucoup pour y avoir accès. Je pense à elle. Je viens de vivre plusieurs semaines mangée par des choses infiniment moins graves et moins mortelles que celles qui ont tué M, et je n'ai pas su faire comme elle, garder l'espace, lire, écrire, penser, créer. Mais je pense à elle, et peut-être que c'est un commencement de compréhension, cette question de musique. Ne plus lire ni rien voir après ma mort, je le comprends et je l'admets. Ne plus voir, entendre toucher mes proches, je n'y crois pas. Je pense qu'une fois morte, une part de moi

les gardera avec moi, et qu'ils existeront au-delà de tout sens logique, car les paramètres en jeu sont d'un tout autre ordre, une évidence qu'il n'y a même pas à expliquer. Mais la musique, c'est assez incroyable que la musique soit tuée, comme M a été tuée par la mort. Ne plus entendre de musique est la pire pensée, ou bien la meilleure, celle qui dit dépêchons-nous d'écouter, et pour cela dépêchons-nous ne nous donner l'espace pour écouter, c'est-à-dire de faire en sorte que tout le reste suive, entraîné par cette injonction. Si je veux écouter encore *voi che sapete* avant que ce ne soit plus possible, je dois créer l'espace pour, un espace à la M.

